

Citation style

Monnet, Pierre: Rezension über: Lorenz Böhninger, Die deutsche Einwanderung nach Florenz im Spätmittelalter, Leiden, Boston: Brill, 2006, in: ~ Annales. Histoire, Sciences Sociales, 2008, 2 - Histoire médiévale, S. 475-476, DOI: 10.15463/rec.1189731042

Annales

Histoire, Sciences Sociales

copyright

This article may be downloaded and/or used within the private copying exemption. Any further use without permission of the rights owner shall be subject to legal licences (§§ 44a-63a UrhG / German Copyright Act).

méditerranéen, pour l'inviter à observer, au plus près, la fabrique de processus économiques et sociaux toujours fragiles, parfois contradictoires, souvent inachevés.

ÉRIC VALLET

1 - Claude CARRÈRE, *Barcelone, centre économique à l'époque des difficultés (1380-1462)*, Paris/La Haye, EPHE/Mouton, 1967.

Lorenz Böniger

Die deutsche Einwanderung nach Florenz im Spätmittelalter
Leyde/Boston, Brill, 2006, 412 p.

Depuis de nombreuses années, les médiévistes s'intéressent à la circulation des biens et des personnes au Moyen Âge et contribuent ainsi à offrir de leur période l'image d'un monde décroissant, mobile et, pour tout dire (du moins dans sa phase finale), déjà « globalisé ». Cet ouvrage verse une pièce supplémentaire, et combien précieuse, à ce dossier en observant une migration il est vrai privilégiée et, de ce fait, fort bien documentée, celle qui conduit un grand nombre de migrants originaires des pays d'Empire vers cette métropole économique et artistique qu'était Florence à la fin du Moyen Âge. Cette constatation n'est pas une révélation, on sait en effet depuis longtemps que l'Italie du Nord et du Centre d'un côté et les régions méridionales et centrales de l'Empire de l'autre sont liées par de multiples relations et voient circuler de part et d'autre des Alpes écoliers, artisans, marchands, peintres, juristes, chevaliers, clercs... Il n'est pour s'en convaincre que de rappeler, entre autres, les travaux de Philippe Braunsstein sur les Allemands de Venise, ceux d'Arnold Esch sur les Allemands de Rome, les recherches de Rainer Christoph Schwinges sur les migrants et nouveaux bourgeois dans les villes européennes ou bien encore l'ouvrage d'Uwe Israel sur les « Transalpins du Nord en Italie »¹. Si Rome, Venise ou Milan ont récemment fait l'objet d'études plus approfondies consacrées aux communautés d'étrangers qui y vivaient aux XIV^e et XV^e siècles, Florence en revanche (en dehors des renseignements col-

lectés à partir du *catasto* de 1427) pouvait et devait être revisitée sous cet angle. C'est cette approche que propose l'ouvrage de Lorenz Böniger, actuellement occupé à l'édition critique des lettres de Laurent de Médicis.

Pour saisir ce milieu des migrants allemands venus s'installer sur les bords de l'Arno, l'auteur construit son étude comme un véritable voyage. Il commence ainsi par présenter les conditions et les coûts du périple ultramontain en suivant les routes de la migration germanique, celles qu'empruntaient depuis (presque) toujours les rois allemands venus chercher à Rome leur impériale couronne. Une fois les Alpes plus ou moins bien franchies, c'est aux groupes et institutions d'accueil que s'intéresse le livre, entre auberges, couvents, châteaux, écoles, confréries et métiers répandus tout le long des routes et des fleuves d'Italie du Nord. C'est à cet endroit que le lecteur restera un peu sur sa faim quant aux motivations du départ et aux aspirations à l'arrivée de ces voyageurs : pour quelles raisons font-ils le choix de l'Italie ? avec quels moyens pensent-ils s'installer, en s'aidant de quels contacts ? À défaut de répondre à ces questions, le regard de l'auteur se concentre sur l'espace florentin. Le cadre est d'abord tracé : l'enregistrement des personnes, le contrôle des mobilités, la législation appliquée à ces nouveaux venus, l'orientation des flux à travers un véritable choix géographique semble-t-il opéré par les autorités, comme en témoigne la « repopulation » de Pise et de Livourne. Suit une étude, trop brève et sans tableaux ni statistiques (pour autant permis par une documentation sérieuse), consacrée au nomadisme ou à la sédentarité de ces nouveaux arrivants.

Après cet essai d'une histoire culturelle et sociale du voyage allemand en Italie et plus spécialement en Toscane, l'auteur se penche sur l'installation proprement dite de ceux qui ont choisi de rester et retient deux éléments d'une stratégie de (plus ou moins) longue durée de l'assimilation, c'est-à-dire le travail et le mariage. Le lieu anthropologique privilégié d'une observation des Allemands de Florence est ensuite cherché du côté des confréries, et plus spécialement celles de Sainte-Catherine, de Saint-Quirinus et de Sainte-Barbara. Mais si l'auteur reçoit très largement la littérature

italienne, allemande et anglo-saxonne consacrée au sujet, il ignore apparemment toute la bibliographie française portant sur les confréries et la religion civique et pour laquelle les villes italiennes ont beaucoup compté. Une plongée en profondeur est ensuite tentée parmi les chausseurs regroupés dans un métier et une confrérie. Une belle galerie de portraits était une réflexion sur l'insertion par le mariage et l'indépendance professionnelle, qui conduisent à l'italianisation du nom (Giorgio di Rinaldo alias Georg Klingenbrunner ou Ludovico di Giovanni alias Ludwig Beringer). L'étude s'achève par un passage en revue, à notre sens le plus stimulant, de ce que l'auteur appelle une « minorité dans la minorité », soit l'élite professionnelle des artisans à forte valeur ajoutée qui apportent avec eux d'Allemagne des techniques et des produits que les pourtant si habiles Italiens ne maîtrisaient pas entièrement : marchandises de la Grande Compagnie de Ravensbourg, métaux et objets travaillés de luxe, imprimerie et, plus spécialement encore, cartographie perfectionnée par la réputée école nurembergeoise.

Cette histoire de quelques réussites mais aussi de nombreux échecs d'une installation allemande à Florence fait alterner quelques beaux et neufs chapitres, essentiellement quand ils tournent autour d'un portrait, et des passages plus convenus qui laissent souvent le sentiment d'un survol ou d'une toile impressionniste inachevée. Mais c'est un chantier riche et sans doute encore propice à d'autres approches qu'a ouvert L. Böninger en choisissant de laisser parler à la fin du volume non pas sa plume mais une liste de noms. En effet, une précieuse édition fournie en annexe enrichit le livre. Il s'agit de la publication commentée du registre (*Regil*) de la confrérie allemande des chausseurs de Florence, tenu entre 1448 et 1482 par un clerc demeuré anonyme mais qui écrit tantôt en latin tantôt dans un allemand du Sud dont sont originaires bon nombre des compagnons consignés, comme en témoigne leur patronyme comportant la mention d'Augsbourg, de Constance, de Nuremberg ou de Ratisbonne. Un utile index des noms de lieux et de personnes complète le volume, outils qui font d'autant plus regretter l'absence dommageable de cartes (par quels chemins et

quels cols passaient les migrants ? où habitaient et vivaient les confréries et leurs membres à Florence ?) et, surtout, l'absence incompréhensible de bibliographie finale et synthétique.

PIERRE MONNET

1 - Uwe ISRAEL, *Fremde aus dem Norden. Transalpine Zuwanderer im spätmittelalterlichen Italien*, Tübingen, M. Niemeyer, 2005.

Carol Symes

A common stage: Theater and public life in medieval Arras
Ithaca, Cornell University Press, 2007,
335 p.

La majorité des textes des pièces de théâtre conservés du XIII^e siècle peut être localisée à Arras, grande ville marchande aux confins de la France et de la Flandre et creuset de la culture théâtrale de la fin du Moyen Âge. L'historienne Carol Symes offre la première grande synthèse sur cette question. L'auteur qualifie sa démarche d'archéologie culturelle. Elle part de l'étude des manuscrits, les confronte aux textes normatifs et aux archives, pour montrer que le théâtre est au cœur de la vie sociale et politique de la ville, remplaçant ainsi les textes de théâtre qui nous restent au sein de la culture urbaine arrageoise. Ce faisant, l'auteur entend donc s'inscrire pleinement dans le renouveau historiographique de l'étude du théâtre médiéval français, amorcé il y a une vingtaine d'années.

L'auteur, en une reconstruction chronologique, structure son ouvrage en consacrant un chapitre à chacune des cinq pièces en picard reconnues comme arrageoises aujourd'hui : le *Jeu de saint Nicolas* du jongleur Jean Bodel, *Courtois d'Arras*, *Le garçon et l'aveugle*, le *Jeu de la feuillée* et le *Jeu de Robin et Marion*, ces deux dernières d'Adam de la Halle ; pièces fascinantes, toutes plus difficiles les unes que les autres, tant au plan de la critique externe que de leur interprétation. Après une analyse de chaque pièce, C. Symes les replace longuement dans l'histoire politique, économique et religieuse de la ville d'Arras. Il s'agit de la sorte d'une grande entreprise de mise en situation